

Extraits *Le Jeu des ombres*

Extrait 1

- « Eurydice ! Nous marchions ensemble, lorsque surgit, lorsque survint, lorsqu'apparut devant nous le sentiment inconnu. Je ne me suis pas retourné vers toi, non ! je me suis détourné de moi : sans doute pour me quitter — ne plus savoir ma route — n'être pas.

« Une corde suffit-elle ?

Comme solution

Ou bien un morceau d'ficelle ?

Et un crayon.

Je vais tracer au compas

La limite qui est invisible

Entre naître... et n'être pas

Entre n'être... et naître pas. »

Extrait 2

- J'ai rêvé le rêve qui va comme suit : une bouche s'était ouverte et j'écoutais : par un sentier sinueux, envahi de ronces, à moitié disparu, je gravissais une montagne dont le sommet était une vallée déserte intitulée Nulleterre, une contrée aride, sans la moindre végétation, une étendue stérile et sans ombre. Ce devait être la septième ou la huitième heure, juste avant le renouveau de la nuit par le pli de lumière brusque qu'elle s'applique chaque soir à elle-même. Des arbres vinrent soudain, s'avancèrent soudain, recouvrant tout le désert — et l'ombre vint avec eux. Le premier fut l'amandier suivi de son ombre ; le second le sorbier des oiseleurs précédé de son ombre, le troisième le noisetier précoce, puis le cerisier cassant, le platane sauvage, le chêne vert aux doubles frondaisons, le fayard et le hêtre — que leurs ombres suivaient. On entendait des voix chanter la fin des langues : une voyelle de chacune disparaissant toutes les huit minutes. Le doux tilleul s'avança, et l'ombre vint avec lui ; le laurier jaune, le frêne vierge, le sombre sapin : leurs ombres les suivaient ; l'érable et les saules qui pleurent auprès des rivières vinrent les rejoindre. J'entendais couler en larmes des ruisseaux et de cette eau — une fois le cri poussé, renaissait la vie. Je compris où j'étais. Chacune de mes mains se divisa alors soudain en trois. Et quatre animaux acceptèrent de me suivre pour toujours : la tortue, le lynx, l'épervier.

Extrait 3

— L'être ! l'être ! l'être : Dieu des athées. L'être icône de, mot à fuir. Verbe d'état. Verbe stable. (...) Toi, « Être », « mot mort » sournoisement caché à l'abri de ta pompeuse majuscule, fixé-stable sous le toit son accent circonflexe, être tu n'es qu'un mot ! Comme elle, ta sœur : la mort. La mort non plus (comme toi Être !) n'a aucune force car elle n'est rien sauf un état des plus stagnants ! ... Un état dont on ne peut rien dire, sinon que c'est un état nul...frère de la mort. Elle aussi, parfaitement immobile, stable, nulle et immobile : elle est le seul être véritable car parfaitement non existant. Sans force. Clouée là. Lithique, létale, Immobile, non-chose, sans souffle ! elle n'a aucun pouvoir elle n'a jamais rien emporté quiconque ni triomphé de qui que ce soit. Conclusion : Ceux qui ont tagué « La mort est nulle » au bord du canal de l'Ourcq ont bien fait. Nous ne sommes pas du tout faits pour ça. Ce n'est pas une fin pour nous. Nous sommes dévorés par elle mais nous ne sommes pas ses sujets. Nous ne sommes pas du tout faits pour ça. Ce n'est pas une fin pour nous. Nous sommes dévorés par elle mais nous ne sommes pas ses sujets. Nous sommes au monde, mais nous ne sommes pas du

monde. Celui qui, à onze ans, là où l'Ourcq croise l'Oncion et le Pamphiot, a gravé sur l'écorce d'un hêtre : Y'a-t'il une vie avant la mort ? a tout également bien fait lui aussi.